

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 31 (1967)
Heft: 121-122

Artikel: Le peteu de Vergisson ou la bête faramine : transcription par J. Gilliéron
Autor: Gardette, Peirre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-399392>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PETEU DE VERGISSON OU LA BÊTE FARAMINE

(TRANSCRIPTION PAR J. GILLIÉRON.)

C'est une légende du Mâconnais, un conte héroïcomique de chasse à l'oiseau fantastique, terreur du pays qui, tué et plumé, se trouva ne pas peser plus lourd qu'un très petit poulet. Sous la forme que nous connaissons, l'histoire se passe à Vergisson, tout près de Solutré, le site bien connu des archéologues. Elle met en scène de hardis chasseurs, et au premier rang toute une troupe de Protat : ils étaient quatorze.

Au siècle dernier, l'abbé Ducrost, le fouilleur de Solutré, racontait, mieux que personne, cette histoire. Il la publia dans les *Annales de l'Académie de Mâcon* en 1888. Mais cette édition devint rapidement introuvable, et, en 1895, le *Journal de Saône-et-Loire* prit l'initiative d'une réédition. L'abbé Ducrost était mort en 1889.

Un de ses amis, Georges Protat, descendant des Protat de la légende, avait fait le projet d'en donner une édition illustrée. Devenu l'imprimeur de l'*Atlas linguistique de la France*, et vite lié d'amitié avec Gilliéron, il lui demanda d'établir une transcription phonétique du récit de l'abbé Ducrost. Lors d'un voyage en Mâconnais, en 1912, Gilliéron se fit dire le conte à Davayé, qui est le point 916 de l'Atlas ; de retour à Paris il confronta ses notations avec celles d'Edmont et établit avec lui la rédaction définitive. On ne sera donc pas étonné d'apercevoir quelques divergences entre la notation de Gilliéron et le texte de l'abbé Ducrost qui est en patois de Vergisson.

La guerre de 1914 fit ajourner la publication. C'est seulement l'année dernière que M. Pierre Protat a eu la joie de réaliser le projet de son père, en donnant la belle édition illustrée de *Le Peteu de Vergisson ou la Bête faramine, Légende mâconnaise du XVIII^e siècle* (Mâcon, 1966). Il a bien voulu accepter que notre Revue publie à nouveau ce texte, dont la transcription phonétique par Gilliéron est probablement inconnue de nos sociétaires.

John Orr avait été profondément marqué par l'enseignement de Gilliéron. Le plus bel hommage que nous puissions lui rendre n'est-il pas de placer en tête de ce recueil offert à sa mémoire un texte, inédit ou presque, de celui dont il aimait à se dire le disciple ?

Pierre GARDETTE.

lè ptãũ ù l' ézyô de Vrjsã ky' èr
in bêt fãrãmĩn.

õ jũ k l' è fẽn de Vrjsã s' àgweyã à là vlt̃,
kè l' këmãsyã à gẽnũ là tèt è à l'èsĩ s'ẽ l'ũ fũzã,
lè p'ẽr Bnãe Prũtã k' èr kũçĩ ãtriemĩ l'ẽ bãn,
lè dũ kõt là krẽx, l'ẽ kõtã sl' fãrãdũl pr'
l'ẽz' èrẽtĩ.

ĩ z' y' àvẽ òtrivãe à Vrjsã ẽn ézyô, in bêt
fãrãmĩn kmã jãmẽ õn ẽn àvẽ vyã. l'ẽ s' àvũlũ
d' là bwẽt d' là rãx de slũtrũ à là bwẽt d' là
rãx de Vrjsã.)

kãt l' èr sũ là rãx de Vrjsã, l'ẽ rmõtũ l'ẽ
Frũlãũ, l'ẽ trãvsũ l' bã Dũbtẽ; l'ẽ rtũrnũ dũ l' ẽlã
dũ bã d'ẽ Kõb ã pòsã pr' l'ẽ Gyrãd Brũ.

vũ dvẽ. byã sãvãe, mã fẽ, kè st' ézyô n' vĩv
põ d' l' èr dũ tã. õ l' wẽzyẽ k' à s' àplãnẽ

Fac-similé de la première page du manuscrit de Gilliéron.

*Lè ptăw ũ l ęzyô de Vrjsă k ər
in bêt fărămîn.*

*Ō jū k lē fēn de Vrjsă s ăgweyă ă lă vlī, kē l kēmāsȳă
ă geyī lă tēt ē ă lēsī ēē lū fūză, lē pēr Bnăe Prūtă k ər
kūei ătrēmī lē bœv, lē dū kôt lă krē, lē kôtă sl fărādūl
pr lēz ēvėlī.*

*Ĭ z y ăvê ôtrévăe ă Vrjsă ȳn ęzyô, in bêt fărămîn kmā
jāmē ōn ȳn ăvê vyă. Lē s ăvūlū d lă bwēt d lă rŭe de
Slūtrī ă lă bwēt d lă rŭe de Vrjsă. Kăt l ər sū lă rŭe
de Vrjsă, lē rmôtū lē Fălăw, lē trăvsū l bū Dŭbsē, lē
rtŭrnū dū ȳlă dū bū dē Kôb ă pôsă pr lē Grăd Brīr.*

*Vŭ dvē byă săvăe, mă fē, kē st ęzyô n viv pō d l ər dū
tă. Ō l węzyē k ă s ăplănē sū lă kŭlir, pī tŭ d ō kă, ă
ęzyē kmā n ȳlŭid, ăl ăpŭrtŭ ō kăbri, in ēēv, ȳn ăȳô.*

*Kăt lŭ brji s ă vęŭă d ăă i ăvê tŭj kôk ăŭz d prjŭ.
Ăjŭrdi y ər l văeīr de lă Frăsēze Jăkyē kē dīzyē kmā să :
« ă ! j ē prjŭ mō kăbrī ! » demă syă de Lōd Mwērŭ :
« ntō mētr ! j ē prjŭ ntn ăȳô ! » lē bêt n pŭvyă plă ălă ă
ăă. Kă st ęzyô pôsŭ, ă mēnŭ tă d trē ăvi sēz ôl kē, dăpi
lă fôtēn ũ Lădr tă k ă lă pyēr Kăl, lē mwētō s sōvyă, lē
văe brēllă, lē tŭryô fŭtyă l kă ē s ă vęŭă lă kŭv ă l ər
tă k ěz ătrôbl.*

Un jour que les femmes de Vergisson s'ennuyaient à la veillée, qu'elles commençaient à branler la tête et à laisser choir leurs fuseaux, le père Benoît Protat qui était couché entre les bœufs, le dos contre la crèche, leur conta cette farandole pour les réveiller :

Il y avait autrefois à Vergisson un oiseau, une bête faramine comme jamais on n'en avait vu. Elle s'envolait de la butte de la roche de Solutré à la butte de la roche de Vergisson. Quand elle était sur la roche de Vergisson, elle remontait les Fouillouses, elle traversait le bois Dubessay, elle retournait du côté du bois des Combes en passant par les Grandes Bruyères.

Vous devez bien savoir, ma foi, que cet oiseau ne vivait pas de l'air du

LE P'TEU OU L'ESIAU DE VREGESSON

QU'ERE INE BETE FARAMINE

On jou que les fennes de Vregesson s'agouyiont à la vellie, que le quemensiont à guegni la tête et à laissi ché lou fuse, le père Benaï Proutat qu'ere cuchi entremi les beuves, le dou conte la creche, les conta cele farandoule pre les eveilli :

I z'y âve autrevaï à Vregesson in esiau, ine bête faramine qu'man jamais on en avait vieu. Le s'envoulou de la bouette de la rouche de S'lutry à la bouette de la rouche de Vregesson. Quand l'ere su la rouche de Vregesson, le remontout les Fouillieu, le travessout le bou Dubessay, le retournout du flanc du bou des Combes en pôssant pre les Grans Bires.

Vous devez bian savaï, ma faï, que c't esiau ne viviait po de l'ar du temps. On le veziait qu'a s'applaniait su la coullire, pi tout d'on keu, a chaiziet qu'man ine éluide, al empourtou on cabri, ine chevre, in agneau.

Quand lus bregi s'enveniont de champ i ave tuje quoque chuse de preju. Ajourd'hi i ere le vachi de la Française Jacquet que disiet qu'man çan : « Ah ! j'ai preju mon cabri ! » Deman cieü de Liaude Mouêroux : « N'ton maître ! j'ai preju n't'n'agneau ! » Les bêtes ne pouviont plieu alla en champ. Quand c't esiau possout, a menout tant de train avu ses ôles que, dampi la fontaine u Ladre tant qu'à la pierre Cale, les mouètons se sauviont, les vaches brelliont, les touriaux foutiont le camp et s'envegniont la couve en l'ar tant qu'es etrobles.

temps. On le voyait qui planait sur la colline ; puis, tout d'un coup, il tombait comme un éclair, il emportait un cabri, une chèvre, un agneau.

Quand les bergers s'en revenaient des champs, il y avait toujours quelque chose de perdu. Aujourd'hui, c'était le berger de la Françoise Jacquet qui disait comme ça : « Ah ! j'ai perdu mon cabri ! » Demain, celui de Claude Moiroux : « Notre maître, j'ai perdu notre agneau ! » Les bêtes ne pouvaient plus aller aux champs. Quand cet oiseau passait, il faisait tellement de bruit avec ses ailes que, depuis la fontaine au Ladre jusqu'à la pierre Cale, les moutons se sauvaient, les vaches beuglaient, les taureaux fichaient le camp et s'en revenaient la queue en l'air jusqu'aux étables.

Ō jū l pōsī sū lā tēt dē mōsyā Brī, dē Sārīr, k ēkrivē
sn īstwār dē pāp ā s prūmnā ; āl āvē sō fūzī ; ā lī ā fūti
ā kē. L ēzyō gēnī lā kūv, lēsī ēē kōk ēūz dē blā ē d nāē
sū sō pāpī ē āl ālī s āpūzē trākilmā sū lā sēm dē lā rāē.

Lā kūmūn ēr tūt ēfrāyē. Lē fēn n ūzyō plā sūrtī ā lā
kūr, mēmūnā kē lz ālā lē sāē pīsī dērī lā pūrt sū l rāmā.

Mīlē Prūtā k ēr l ādjwē dā sū tā vēsī trūvē mētr
Bnāē k ēr dō l mēr.

— Ā sā ! mētr Bnāē, k ā dsī, sēt vū byē s kī sē pās
prēmtyē ā trāvār ?

— Vāē, vāē, j ē sē kēk ēūz, kē dsī mētr Bnāē. Vā t ā
vāē trūvē tū lē ēāsāw dē lā kūmūn. T lēz i drō dē vnī
dmā l mātē ā sēk ēw sū l Plōtr dū Mārtelāē, d āpūrtā
lū pēwdr, lū plā ē lū fūzī, ē dē byē gētī sī l jāklā vā byē.

— Ē bāē ! mō dyē, mētr Bnāē, i srā fā kmā vūz i dēyē.
Ālā, nē vlā kē l lādmā, ā lā pēk dū jū, tū lē ēāsā d
lā kūmūn sē trūvyrā sū l Plōtr.

Ī z y āvē Frāsāē Prūtā, Pyārū Prūtā, Lōd Prūtā,
Lēksī Prūtā, Dādō Prūtā, Mēēi Prūtā, Vēsā Prūtā,
Jūzē Prūtā, Bnāē Prūtā, Mīlē Prūtā, Flēbē Prūtā,
Twēnō Prūtā, Jākū Prūtā, Jā-Jūli Prūtā, Jā d lā Trēē,

Un jour il passa sur la tête de M. Bruys de Serrières, qui écrivait son *Histoire des Papes* en se promenant ; il avait son fusil ; il lui en tira un coup. L'oiseau remua la queue, laissa tomber quelque chose de blanc et de noir sur son papier et alla se poser tranquillement sur le sommet de la roche.

La commune était tout effrayée. Les femmes n'osaient plus sortir à la cour, mêmelement qu'elles allaient le soir pisser derrière la porte sur le balai.

Émilien Protat, qui était l'adjoint dans ce temps, vint trouver maître Benoît qui était donc le maire.

— Ah ça ! maître Benoît, lui dit-il, savez-vous bien ce qui se passe là à travers ?

On jou l'possit su la tête de monsieu Brys de Sarrire, qu'écrivait s'n histoire des Papes en se proumenant ; al avait son fusil ; a li en fouti on keu. L'esiau guegnit la couve, laissit ché quoque chuse de blanc et de naï su son papi et allit s'appuser tranquillement su la ceme de la rouche.

La coumune ère tout effrayie. Les fennes n'usient pleu sourti à la cour, mèmement que le z'alliont le saï pissi deri la pourte su le rama.

Millien Proutat qu'ère l'adjoint dans çu temps vinssit trouver maître Benaï qu'ère don le mare.

— Ah çà ! maître Benaï, qu'a dessit, sétez-vous bian ce qui se posse premequié à travars ?

— Vaï, vaï, j'en saï quoque chuse, que dessit maître Benaï. Va t'en vaï trouver tous les chasseux de la coumune. Te les y deros de veni deman le matin à cinq heures su le Plautre du Marteleu, d'appourta lou peudre, lou plomb et lou fusils, et de bian guéti se le jaquelian va bian.

— Eh ben ! mon Diu, maître Benaï, i se fara qu'man vous i deiez.

Allons, ne v'là que le lendeman, à la peque du jou, tous les chasseux de la coumune se trouvirent su le Plautre.

I z'y avait Françaï Proutat, Piaron Proutat, Liaude Proutat, Lexis Proutat, Dadon Proutat, Mechi Proutat, Vincent Proutat, Jousé Proutat, Benaï Proutat, Millien Proutat, Phlebé Proutat, Touenon Proutat, Jacquout Proutat, Jean-Juli Proutat, Jean de la Treche, Jousé

— Oui, oui ! j'en saïs quelque chose, dit maître Benoît. Va-t'en voir trouver tous les chasseurs de la commune. Tu leur diras de venir demain matin à cinq heures, sur la place du Martelet, d'apporter leur poudre, leur plomb et leurs fusils, et de bien regarder si la détente va bien.

— Eh bien ! mon Dieu ! maître Benoît, il sera fait comme vous le dites.

Allons, voilà que le lendemain, à la pointe du jour, tous les chasseurs de la commune se trouvèrent sur la place.

Il y avait : François Protat, Pierre Protat, Claude Protat, Alexis Protat, Dadon Protat, Michel Protat, Vincent Protat, Joseph Protat, Benoît Protat, Émilien Protat, Philibert Protat, Antoine Protat, Jacques Protat, Jean-Julien Protat, Jean de La Trèche, Joseph Moiroux, Pierre Moiroux,

Jăzě Mwèrű, Pyărű Mwèrű, Frăsă Mwèrű, Brëllămĩ Mwèrű, Tyën Mwèrű, Lëksi Mwèrű ẽ tyă lě Lăburi. I z y ăvë ărĩ lě pěr Lăd Mwèrű ăvĩ să dëtrô sũ lě rě.

Lě mër d lă kũmũn i fũ dăstũ kě z yô.

Î ŋ ăvë ră d sě bröv ă văe kě sũ gră mwăr d ẽăăăă ăvĩ lũ săe, lũ fũzi ẽ lũ gărũd, ẽ pi lũ dvëti d pyô blă kě rlwĩzyă ũ slăw ! i ăvyă tyă ărĩ d ẽăpyô ă klăk năe k ẽrô lărj kmă d lě kũrbĩ pr bëtë l pă ; y ẽr lă mũd ă sũ tă.

Tũ l mōd sě kwězyă, ōn ărě ătădũ vũlă ĩn mũe. Ō sě gëtũ, ẽ pi ō gëtũ Bnăe Prătă, ĩn ũm k ẽr ōmă dă l păyĩ, kě n ărě pă bălĩ ō dëmăti ă ĩn ăfă. Ăl ărě fă bëtë lũ dăe dă ō prtũ ă tũ sě k ăl ărě vũlũ. Î ẽr ĩn ũm kě tăyě ĩn livr ă kătr vë dĩ pă dă sô lă. Y ẽ prë vũ dër k ă săvë trĩ ō kă d fũzi. Î ẽr ĩn ũm bô ă kôsũltě, ă kũyěeũ lě fũr ẽ l făëblë, ă săvë lir sũ tũ lě păpi ẽ sũ lă prôfëtĩ ; ăl ănôsũ păk mē d ĩn ă d ăvăs ẽ fën ă lă vëli. Î n y ăn ăvë pwë d păryăă ă trăe lă ă lă rōd.

Ê pi d ẽ sn ădjwë kě nũ n ă ră d ẽ, s ăpreũ byôkăă d lũĩ pr lě săvăe.

— Ă să ! ẽăăăă d lă kũmũn d ẽ Vrjsă, k ă dsi, vũ săvë byë s kě nũ să ăsbyë lũz ă k lũz ôtr. Î ŋ ẽ pă lě

François Moiroux, Barthélemy Moiroux, Étienne Moiroux, Jérôme Moiroux, Antoine Moiroux, Alexis Moiroux et tous les Laborier. Il y avait aussi le père Claude Moiroux avec sa hache sur l'épaule.

Le maire de la commune y fut aussitôt qu'eux.

Il n'y avait rien de si beau à voir que ce grand nombre de chasseurs avec leurs sacs, leurs fusils et leurs guêtres, et puis leurs tabliers de peau blancs qui reluisaient au soleil. Ils avaient tous aussi des chapeaux à claques noirs qui étaient larges comme des corbeilles pour mettre le pain ; c'était la mode en ce temps-là.

Tout le monde se taisait, on aurait entendu voler une mouche. On se regardait, puis on regardait Benoît Protat, un homme qui était aimé dans le pays, qui n'aurait pas donné un démenti à un enfant. Il aurait fait

Mouêroux, Piarrot Mouêroux, Françaï Mouêroux, Brete-loumi Mouêroux, Tienne Mouêroux, Lexis Mouêroux et tieu les Labouris. I z'y ave ari le père Liaude Mouêroux avu sa détrau su les reins.

Le mare de la coumune y fut d'assetout que z'ios.

I n'y ave ran de se brove à vaï que çu grand moire de chasseux avoui lou saches, lou fusils et lou garoudes, et pi lou devantis de piau blanc que reluisient u s'leu ! I aviont tieu ari des chapiaux à claque naï q'eront larges qu'man de les courbeilles pre beter le pan ; y ere la moude en çu temps.

Tout le monde se quouesout, on aret entendu vouler ine muche. On se guetout, et pis on guetout Benaï Proutat, ine houme qu'ere oma dans le pays, que n'aret po bailli on demanti à in enfant. Al aret fa beter lu daï dans on pretu à tous ciès qu'al aret voulu. I ere ine houme que teuiat ine livre à quatre-vingt-dix pos dans son temps. I est pre vous dere qu'a savait teri on keu de fusil. I ere ine houme bon à consulter, a cougniaichut le fourt et le faible, a savait lire su tous les papis et su la prophétise ; al annonçut Pôques mé d'in an d'avance ès fennes à la vellie. I n'y en avait point de parieu à traï leïes à la ronde.

Et pis de s'n adjoint que nous n'ons ran det, s'approuchiut biaukey de lui pre le savaï.

— Ah çà ! chasseux de la coumune de Vregesson, qu'a dessit, vous savez bian ce que nous sons asse bian lus ons que lus autres. I n'est po les chasseux de Pressy, ni cetiés

mettre le doigt dans un trou à tous ceux qu'il aurait voulu. C'était un homme qui tuait un lièvre à quatre-vingt-dix pas dans son temps. C'est pour vous dire qu'il savait tirer un coup de fusil. C'était un homme bon à consulter, il connaissait le fort et le faible, il savait lire sur tous les papiers et sur la prophétie, il annonçait Pâques plus d'un an à l'avance aux femmes à la veillée. Il n'y en avait point de pareil à trois lieues à la ronde.

Et puis son adjoint, dont nous n'avons rien dit, s'approchait beaucoup de lui pour le savoir.

— Ah çà, chasseurs de la commune de Vergisson, dit-il, vous savez bien ce que nous sommes, aussi bien les uns que les autres. Ce n'est pas

de S'lutry, ni ciés de Davayi, ni ciés de Chasselos que vredont nous faire vaï le tour tant qu'ajourd'hi. Je m'a-pense bian que deman et après deman i s'ra tuje la même chuse.

Ajourd'hi vous savez bian prequaï je vous ai fa veni iquié. Vous savez bian qui n'est po pre des prenes. Si n'ere que pre çan, vous n'arez po appourta v'tés fusils. I é don pre vou dere que vous savez asse bian que maï ce que se posse premequié à travars. Vous è bian vieu qu'man maï vouler l'esiau, la bête faramine, de la bouette de la rouche de S'lutry à la bouette de la rouche de Vregesson.

I faut que nous s'en défassons.

A c'tu matin je me sais levé à quatre heures pre guéti qua l'ere. Je l'ai vieu s'appuser su le couquelion de la rouche de S'lutry. I nous faut don y alla desanda. Deman y serait pet'être trou tard. Demandez vaï à Benai Proutat si son bregi n'a po preju on cabri. Demandez vaï à la Pierrette Mouêroux se le n'a po preju in agneau la semaine possa. I z'y va de n'tes intérêts à tieu.

— Eh bian ! allons y tieu, qu'i dessiront.

— Siez vous tieu prêts ? V'tes fusils sont-i chargis ? I a-t-i de la peudre dans v'tes bassenis ? Possez vaï v'tn' ongle su la barbe de v'tes piarres à fusil. Crouilliz encour on gran de peudre contre la platene. Siez vous prêts ? Eh ben partons.

Ce matin, je me suis levé à la pointe du jour pour regarder où elle était. Je l'ai vue se poser sur le sommet de la roche de Solutré. Il nous faut donc y aller dès maintenant. Demain il serait peut-être trop tard. Demandez voir à Benoît Protat si son berger n'a pas perdu un cabri. Demandez voir à la Pierrette Moiroux si elle n'a pas perdu un agneau la semaine passée. Il y va de nos intérêts à tous.

— Eh bien ! allons-y tous, dirent-ils.

— Êtes-vous tous prêts ? Vos fusils sont-ils chargés ? Y a-t-il de la poudre dans vos bassinets ? Passez voir votre ongle sur la barbe de vos pierres à fusil. Écrasez encore un grain de poudre contre la platine. Êtes-vous prêts ? Eh bien ! partons.

Ī dēsādīrā l Plòtr. Lè pèr Jā Prūtā k āvyē mē d kātṛē
vēz ā ālḗ dvā āvī sō ptyē fūrēā.

Ī trāvsīrā lā rvīr, ī mōtīrā byē mē d ē kār d āēr.
Āprē tū sā, Bnāè lē dsi :

— Nū vā kūpā īkyē tū drē.

— Jē krāé, mètr Bnāè, dsi Mīlē, k ā srē mālū dē pāsā
d sū çlā.

— J ē pæw k lā bēt s āvūl devā k nū sāyā ārvē, dēsī
Bēnāè. Pāsā tū drē, trāvsā lē rūplā ē pī mā fāé sôtā pr
dsū lē brūsłā.

Nēdyā nē dīzyē rā. Ī sōtīrā tyā pr dsū īn būēāl, nēdyā nē
rēstā ā dri, mēmā kīz āvyā kōzī tyā ēsābrē lū mārnr.

Tū d āē kæw n vlā kē Bnāè Prūtā, lē mēr dē lā kōmūn,
ā bīçlāyā dē tū lē çlā, vī syālī l ēzyō sū l fē kākłā d lā
rūē.

— Ā sā, eāsā d Vrjsā! Ā rā! Jē n sē pā trū s k ē
sēl bēt fārāmīn! Tēgā nū tyā pr lā kūv dē ntē vēst, kā ī
srē l dyābl, ā n nūz āpūrtrā pā ptètr.

Ālā, n vlā kē stē bēt s āvūl lōmā pr dsū lā rūē.

Tū d āē kæw lē vīr dē lū çlā. Lē s āprūē, lē s āprūē
ē l s āplān pr dsūz yō. L āvē lēz òl lārj kmā ā vā, l āvē
dē plēm sū l bēk k ērā grūs kmā dē vrjī d ēkūsāw. Lē slāw

Ils descendirent la place. Le père Jean Protat, qui avait plus de quatre-vingts ans, allait devant avec sa petite fourche.

Ils traversèrent la rivière, ils montèrent pendant plus d'un quart d'heure ; après tout ça, Benoît leur dit :

— Nous allons couper ici tout droit.

— Je crois, maître Benoît, dit Émilien, qu'il serait meilleur de passer de ce côté.

— J'ai peur que la bête ne s'envole avant que nous soyons arrivés, dit Benoît. Passons tout droit, traversons les murgers et puis, ma foi, sautons par-dessus les buissons.

Personne ne répondit. Ils sautèrent tous par-dessus une bouchure,

I descendiront le Plautre. Le père Jean Proutat qu'aviet mès de quatre-vingts ans alliet devant avu son petie fourchat.

I travessiront la revire, i montiront bian mès d'on quart d'heure. Après tout çan, Benaï les dessit :

— Nous vons coupa iquié tout dret.

— Je craï, maître Benaï, dessit Millien, qu'a seret mailliou de possa de çu flanc.

— J'ai paeu que la bête s'envoule devant que nous sayons arrevés, dessit Benaï. Possons tout dret, travessons les ropeilles et pi ma faï sautons pre dessus les bresselions.

Nedion en dessit ran. I sautiront tieu pre dessus ine buchaille, nedion ne restout en deri, mèmement qu'i z'aviont quosi tieu essambré lou marnires.

Tout d'on keu n'v'la que Benaï Proutat, le maire de la coumune, en biclayant de tous les flancs, vit siailli l'esiau su le fin couquelion de la rouche.

— Ah çà, chasseux de Vregesson ! en rang ! Je ne sais po trou ce qu'est cele bête faramine ! Tegnions-nous tieu pre la couve de n'tes vestes, quan i serait le diable, a n'nous empourterot po p't-être.

Allons, n'v'la que cele bête s'envoule liaumou pre dessus la rouche.

Tout d'on keu le vire de lou flanc. Le s'approuche, le s'approuche et le s'applane pre dessus z'ios. L'ave les ôles larges qu'man on van, l'ave des pleumes su la beque qu'eront grousses qu'man des vregis d'ecousseux. Le sleu

personne ne resta en arrière, mèmement qu'ils avaient presque tous déchiré leurs culottes.

Tout à coup, voilà que Benoît Protat, le maire de la commune, en clignant de l'œil de tous les côtés, vit aller l'oiseau sur le fin sommet de la roche.

— Ah çà, chasseurs de Vergisson, en rang ! Je ne sais pas trop ce que c'est que cette bête faramine. Tenons-nous tous par la queue de nos vestes, quand ce serait le diable, elle ne nous emportera pas, peut-être ?

Allons, voilà que cette bête s'envole là-haut, par-dessus la roche.

Tout à coup elle tourne de leur côté. Elle s'approche et elle plane au-dessus d'eux. Elle avait des ailes larges comme un van, elle avait des plumes sur le bec qui étaient grosses comme des verges de fléau. Le soleil

n ăvyě pã nkũr ın pãrẽ d yô. Trãè kăw lè pãs dvã lè slãw, l ẽr sè lãrj k ă n ı vãèzyě plẽ çlãr.

Bnãè Prũtã k ẽr lè ẽf dẽ ẽãsãw dsı :

— Mĩlẽ, tır lã! L ẽ pr dsũ tãè!

Mĩlẽ lã tır, lã bẽt ẽẽ, lã tãr ă krũl! L n ẽr pã ăkũr vrẽ tãyẽ.

L pẽr Jã Prũtã dsı : kũr, Mĩlẽ, t l ămõsrõ.

Mĩlẽ kũr. L ẽzyô l ıvr lã bẽk kãtr.

— Yẽ kè l n ẽ pã ăkũr krıv, k ı dsı. Lè m ıvr lã bẽk kãtr.

— Ắfẽl lã tã kãnõ tã k ắ lã kòrũl krèt kè l n ıè mòrj, kè dsı mètr Bnãè.

Ắ lã btı sã kãnõ dũ lã gıãl. Mẽ vlã k lã sòl bẽt s ăn ắlẽ ắ rkũlã.

— Ỉ nũ fô lã kãrã kãtr lã rũẽ, kè dsı tũj mètr Bnãè, kãt l ắrã lè kũũ kãtr lã rũẽ, n ăy pã pãw, lã rũẽ nè vũ pã rẽkwelẽ ptẽtr.

Mã fãè, ắ kăw dè pı, ắ kăw dè tãlã d fũzı ı l ăevırã.

— Ỉ n ẽ pã tũ, kè dsı mètr Bnãè, ı nũ fô ăpũrtã stè bẽt sũ l Plòtr dũ Mãrtlãè. Tãè, Jũzẽ, dẽsã vãè ắ Vrjsã, t ăpũrtrã ẽ pũ d bẽn. Lõd Mwèrũ vã dẽsãdr ăvı tãè pr ăpũrtã dăv lăyãw. Tè drò ắ ntẽ fẽn dè mnẽ sũ l Plòtr ın brèt dè bũ pr lã bũçlẽ.

n'avait pas encore une perche de haut. Trois fois, elle passa devant le soleil, elle était si large qu'on n'y voyait plus clair.

Benoît Protat, qui était le chef des chasseurs, dit :

— Émilien, tire là ! Elle est au-dessus de toi !

Émilien la tire, la bête tombe, la terre en tremble ! Elle n'était pas encore complètement tuée.

Le père Jean Protat dit : Cours, Émilien, tu la ramasseras.

Émilien court. L'oiseau ouvre le bec contre lui.

— C'est qu'elle n'est pas encore crevée, dit-il. Elle ouvre son bec contre moi.

— Enfile-lui le canon de ton fusil jusqu'au fond de la gorge, de peur qu'elle ne te morde, dit maître Benoît.

n'aviet po encour ine parche de hiaut. Traï keu le possit devant le sleu, l'ere se large qu'on n'y vaïziait pleu clar.

Benaï Proutat qu'ere le chef des chasseux dessit :

— Millien, tire la ! L'est pre dessus taï !

Millien la tire, la bête chet, la tarre en croule. Le n'ere po encour vrai teuiée.

Le père Jean Proutat dessit : Cours, Millien, te l'amosseros.

Millien court. L'esiau l'uvre la beque contre.

— I est que le n'est po encore crive, qu'u dessit. Le m'uvre la beque contre.

— Enfele la ton canon tant qu'a la cornioule crainte que le n'te mourde, que dessit maître Benaï.

A la betit son canon dans la gueule. Mais v'la que la sole bête se n'alliait à reculons.

— Il nous faut la quarra contre la rouche, que dessit tuje maître Benaï, quan l'ara le cul contre la rouche, n'aye po peu, la rouchè ne vout po recouela p't'être.

Ma faï, à keu de peïes, à keu de talons de fusil i l'achevront.

— I n'est po tout, que dessit maître Benaï, i nous faut empourta cele bête su la Plautre du Marteleu. Taï, Jousé, descends vaï à Vregesson, t'appourteros on pau de benne. Liaude Mouêroux va descendre avu taï pr'appourta deuves layeures. Te deros à n'tes fennes de mener su le Plautre ine brette de bou pre la bucler.

Il lui mit son canon de fusil dans la gueule. Mais voilà que cette sale bête s'en allait à reculons.

— Il nous faut l'acculer contre la roche, dit encore maître Benoît, quand elle aura le cul contre la roche, n'aie pas peur, la roche ne veut pas reculer, peut-être !

Ma foi, à coups de pied, à coups de crosses de fusils, ils l'achevèrent.

— Ce n'est pas tout, dit maître Benoît, il vous faut emporter cette bête sur la place du Martelet. Toi, Joseph, descends voir à Vergisson, tu apporteras un pal à bennes. Claude Moiroux va descendre avec toi pour apporter deux liens pour les bœufs. Tu diras à nos femmes de mener sur la place une brouette de bois pour la bucler.

Îz i ăliră, i rvêniră, i l ătăciră ū pŕ d bèn đvī lē
lăyăwŕ ă pŕ ătrēmī kătr, ă sē rprēŕă, i l ăpŕtŕiră sŭ l
Plôtr dŭ Mărtelaă.

Î fălē văe lē fēn k ără sŭ l Plôtr, lē vŭl, lē jŭn. Lă
Măryă Lăbŭri, lă Twănēt Prŭtă ă lă Frăsēz Jăkyē kē
vnŕră đvī d lēz ănēl, y ără tŭt lē prēmŕ.

— Ă să! Lē fēn d Vrjsă, kē dsŭ mētr Bnăē, jē vŭz
ăvē bē dē kē kăt lē mēr dē stē kŭmŭn sē mēlē d ūn ăŭz, ăl
ă veyē tŭj ă bŭ. Lē kătr ūm kē pŕtyă lă bêt, kăryē mē
să sŭ l Plôtr. K lē fēn făsă l rēst. Ntē kyŭlŭt să tyă
prtŭzi, ntē fēn nŭ rmădră bē dmă! Nŭ, ăsăw, ălă băer
ă pŕsŭ d vē, ră n mē kŭt ăjŭrdŭ.

Lē fēn ălmŕă ă gră făv kmă ūn bŭrd, ăl plēmŕă lă
bêt, lă bŭçlŕă. Kăt lē fŭ plēmē, kăt lē fŭ bŭçlē, dēyē văe
kăbē lē pēzŭ?...

Lē pēzŭ ô kărtră.

Ils y allèrent, ils revinrent, ils l'attachèrent au porte-bennes avec les liens et puis, entre quatre, en se reprenant, ils l'emportèrent sur la place du Martelet.

Il fallait voir les femmes qui étaient sur la place, les vieilles, les jeunes. La Marie Laborier, l'Étiennette Protat et la Françoise Jacquet, qui vinrent avec des béquilles, y furent toutes les premières.

— Ah çà ! les femmes de Vergisson, dit maître Benoît, je vous ai bien dit que lorsque le maire de cette commune se mêlait d'une chose, il en

I z'y alliront u reveniront, i l'attachiront u pau de benne avoui las layeures et pi entremi quatre, en se repregnant, i l'empourtiront su le Plautre du Marteleu.

I faillait vaï les fennes qu'eront su le Plautre, les villes, les junes. La Marion Labouri, la Toinette Proutat et la Française Jacquet que veniront avu de les aneilles, i éront toutes les premires.

— Ah ça ! les fennes de Vregesson, que dessit maître Benai, je vous ave ben det que quan le maire de cele commune se méliait d'ine chuse, al en vegniait tuje à bout. Les quatre houmes que pourtont la bête, carayez me çan su le Plautre. Que les fennes fassont le reste. N'tés culoutes sont tieu pretusis, n'tes fennes nous remanderont bian deman ! Nous, chasseux, allons baïre on ponçon de vin, ran ne me coute ajourd'hi.

Les fennes allemiront on grand feuve qu'man ine bourde, alles plemiront la bête, la bucliront. Quand le fut plemée, quand le fut buclée, deïes vaï combïn le pesout ?

Le pesout on quarteron.

venait toujours à bout. Les quatre hommes qui portez la bête, jetez-moi ça sur la place. Que les femmes fassent le reste. Nos culottes sont toutes trouées, nos femmes nous raccommoderont bien demain ! Nous chasseurs, allons boire un tonneau de vin, rien ne me coûte aujourd'hui.

Les femmes allumèrent un grand feu comme une borde. Elles plumèrent la bête, la buclèrent. Quand elle fut plumée, quand elle fut buclée, dites-voir combien elle pesait ?

Elle pesait un quarteron !